

Oraison



Quand Dieu nous fait attendre...

1. Ce ne sont pas nos propres et naturels désirs qui méritent d'être exaucés par Dieu, mais ceux-là seulement sont dignes de paraître en sa présence qui procèdent de son divin Esprit. C'est pourquoi nous ne devons pas nous étonner si nous ne sommes pas tout de suite exaucés par Dieu dès nos premiers désirs. Car bien que nous pensions fort sincèrement et ardemment aspirer au bien auquel nous prétendons, en réalité, selon le fond de notre état, ce n'est généralement que l'impétuosité naturelle qui nous pousse à rechercher ces choses divines, plutôt qu'un vrai et sincère désir provenant du Saint-Esprit.

2. Et la différence qu'il y a entre ces désirs provenant de l'impétuosité naturelle et ceux du Saint-Esprit, est que les naturels sont violents, inquiets, impatients, et souvent pleins de trouble, alors que les vrais et légitimes qu'enseigne le Saint-Esprit sont doux, tranquilles et merveilleusement soumis et résignés à la divine volonté. [...] Durant ce délais qu'il met pour nous exaucer, il réforme premièrement et purifie nos désirs, en sorte qu'améliorant la source et la racine de nos intentions, nous voulions et désirions non plus selon notre propre et naturel instinct, mais en nous soumettant à la divine volonté en toute résignation, quand, où et comment il lui plaira. De là vient que nous expérimentons tant de renversements de nos idées et jugements, tant de variations et de vicissitudes en notre état intérieur, tant de petites épreuves secrètes et de pénibles travaux au fil de ce chemin, parce que Dieu veut nous apprendre qu'en tous nos désirs, pour grands et pleins de zèle qu'ils puissent être, nous devons être soumis à son divin vouloir, et non pas penser vouloir les emporter par force. [...]

3. De plus, si nous n'arrivons pas si tôt à ce que nous désirons, ce n'est pas merveille, car bien que nous opérions quelques actes de désir et d'offrande à Dieu de tout nous-mêmes pour l'aimer, il lui faut d'abord, avant de nous donner jouissance de son divin esprit, qu'il rassemble en nous toutes nos forces intérieures, et ramasse tout ce qui est dispersé, afin que nous possédant d'abord nous-mêmes, nous puissions alors passer au-delà de nous pour parvenir à lui.

4. [...] C'est au divin amour que nous aspirons, lequel est cause de tous ces travaux que nous rencontrons ici. N'est-il donc pas bien cruel de nous maltraiter ainsi, et nous conduire par des sentiers si fâcheux et pénibles ? Qui

l'accusera néanmoins d'injustice, et qui pourra dire : mon cœur est net, et je ne l'ai pas mérité ? C'est à l'époux céleste qu'il veut nous conduire, et avant de nous présenter devant sa face, il sait l'ornement qui est nécessaire pour paraître en sa présence. C'est ainsi qu'il opère en nous divers états et dispositions, et qu'il apporte bien des vicissitudes et des privations ; mais, à la fin de tout, c'est qu'il veut notre bien. Croyons-le seulement, et suivons ses voies ; louons Dieu de tout, et demeurant ainsi en nous-même par la paix que nous garderons, nous trouverons finalement en nous le tranquille recueillement en notre centre plus intime. Et dans cet apaisement, bien que l'on ne jouisse pas encore pleinement de ce que l'on désire, on se trouvera néanmoins ordonné à ce divin amour, et content, comme le témoignage intérieur de paix et de résignation en donnera l'assurance.

Constantin de Barbançon, *Secrets sentiers de l'Amour divin*, II, ch. VI

L'AUTEUR Cf. Oraison n° 44.

LE TEXTE Rappelons seulement que les *Secrets sentiers de l'Amour divin* témoignent de la vitalité mystique de la jeune famille franciscaine des Capucins, au moment où Constantin entre au couvent de Bruxelles en 1600. Ce manuel complet de vie spirituelle, à rapprocher de la *Règle de Perfection* de Benoît de Canfield (cf. Oraison n° 43), contribuera fortement à l'influence des mystiques nordiques sur la France du XVII^e siècle. Né en Flandre, Constantin, tout comme Benoît né en Angleterre, écrit un français maladroit. Pour que le lecteur contemporain ne renonce pas pour autant à un texte magnifique, nous nous sommes permis quelques légères retouches qui n'altèrent en rien son contenu.

§ 1. Le contexte est celui des nuits de l'âme, durant lesquelles celle-ci est tentée de découragement : elle a fait tout ce qu'elle pouvait pour être digne de l'union à Dieu dont elle a lu les merveilles dans les livres, elle n'arrête pas de le supplier depuis des années... Dieu l'aurait-il oubliée ? Pourquoi n'écoute-il pas ses prières ? C'est qu'elle n'a pas encore compris que l'amour est une grâce, et que nous serions les premiers déçus si nous y avions droit : le vrai bonheur sera toujours une surprise.

§§ 2-3. L'amour vrai, surnaturel, exige la pure disponibilité, alors que la convoitise naturelle, aurait-elle Dieu pour objet, cherche son propre contentement. Tant que nous cherchons Dieu autrement que « *soumis et résignés à la divine volonté* », nous sommes en réalité refermés sur nous-mêmes, et Dieu ne peut pas entrer en nous. Et Constantin résume dans ce paragraphe tout l'itinéraire que Dieu fait parcourir à l'âme pour la libérer d'elle-même à travers « *tant de renversements, de variations, d'épreuves, etc.* », qui constituent les nécessaires nuits spirituelles.

§ 4. Mais tandis que l'âme se désole, Dieu ne reste pas inactif : sachant que « *l'époux céleste* » désire autant qu'elle cette union, il faut et il suffit qu'elle le laisse la conduire, toutes ses résistances étant l'héritage d'Adam et Ève, dont le péché fut de se séparer et de nous séparer de Dieu. Ce chemin est donc purement et simplement celui de la foi : « *Croyons-le seulement, et suivons ses voies* ». C'est suffisant pour que l'âme retrouve la paix, et si nous lisons la suite du texte de Constantin, nous verrions qu'en réalité Dieu était déjà là, mais qu'en le cherchant par amour propre, l'âme ne faisait que l'empêcher de se révéler dans sa bienheureuse gratuité.



CATHERINE RANQUET : Lettres à ses directeurs

Lettre du 3 avril 1648 au Père Balthazar de Bus

Mon Révérend Père,

Tous mes désirs sont compris et renfermés en quatre chefs, ainsi que je pense l'avoir dit à votre Révérence.

Le premier regarde mon humiliation et anéantissement parfait que je souhaite insatiablement, afin que, n'étant plus moi-même, Dieu soit l'unique possesseur de cette petite

émanation de son Être, et que la Souveraine Bonté se puisse contenter pleinement dans son ouvrage.

Le second, la perfection de toutes les âmes que Dieu y appelle, et une grâce effective pour surmonter constamment les tentations qui en précipitent un si grand nombre.

Le troisième, le regard de Dieu et sa miséricorde infinie sur les nécessités de notre Ordre.

Et le quatrième, la conversion des âmes et le salut de celles qui, à chaque moment du jour et de la nuit, sont sur le point d'être éternellement séparées de Dieu.

Or, ces désirs ne sont pas toujours en même degré de chaleur dans mon âme, et ces grands besoins et nécessités pressantes ne me sont pas toujours sensibles ; parfois, je m'en oublie, d'autres fois, j'en parle familièrement et confidemment à Dieu et à sa très sainte Mère dans ma simplicité, mais d'autres fois, mon désir s'augmente avec tant d'ardeur et me fait brûler d'une si violente quoique douce flamme, que j'en perds la parole ; et dans mon silence, ma flamme me paraît si éloquente, que je n'ai qu'à la laisser agir. Elle arrache parfois des larmes de mes yeux, voire beaucoup plus que cela, sans interrompre ce silence qui m'est extrêmement agréable.

Souvent, je m'oublie entièrement de moi et de tout ce qui regarde ma perfection, et je me trouve tellement possédée et pressée des misères et nécessités du prochain, que je me sacrifierais volontiers pour le secourir. Je voudrais vendre toutes les faveurs et miséricordes particulières que j'ai reçues de sa divine bonté, pour acheter des forces aux âmes qui se plaignent d'impuissance, une véritable et parfaite lumière à celles qui se précipitent dans le péché, et le salut pour celles qui vont périr.

Et voyant que toute ma substance n'est rien pour un tel dessein, je m'approche de Dieu plus que jamais ; et bien que je n'aie pas un mot à lui dire, tant est grande l'oppression de mon cœur, je ne saurais cesser pourtant de le regarder et d'assister constamment en sa sainte présence, m'étant avis que dans cette posture, mon âme reçoit du soulagement à son mal.

Il est vrai que j'ai un peu soupçonné ce silence et cette merveilleuse façon de prier, à cause du repos et du plaisir que j'y prends ; et c'est, mon très cher Père, ce qui m'oblige de le communiquer à votre Révérence pour savoir si elle l'approuve, vu que d'ailleurs, j'y ai grande inclination, que cette prière et cette façon de produire des actes de contrition et de gratitude me contente fort, et que souvent je m'y voudrais appliquer...

Lettre du 26 mai 1648 au Père Balthazar de Bus

Mon Révérend Père,

Touchant l'oraison dont je disais quelque chose à votre Révérence il y a peu de jours, je confesse que je ne me puis acquitter de l'obéissance qu'elle me donna, lorsque la nécessité m'oblige d'y prendre le repos et de m'asseoir, d'en demander congé à Notre-Seigneur, me trouvant presque saisie d'abord d'un très doux absorbement et d'une abstraction si puissante, que ce n'est pas en mon pouvoir, bien que j'en aie le désir. Je ne saurais faire ni regard, ni mouvement intérieur pour cela, et je sens ma liberté si fortement engagée je ne sais où, qu'elle n'est plus en ma puissance, à moins que d'user d'une violence ou d'un effort que je crains qui offenserait Dieu.¹ Certes, je suis bien aise, mon unique Père, que l'impossibilité ou plutôt le désir de satisfaire à votre commandement m'ait rendue attentive à moi, et m'ait fait prendre garde plus particulièrement à mon état et à ma disposition à l'oraison, afin d'en pouvoir rendre compte à votre Révérence, ce à quoi je trouvais grande difficulté. J'y suis comme plongée et abîmée dans la paix et dans le repos intérieur et extérieur, et toutes mes puissances supérieures sont fortement attachées à un objet, lequel pourtant je ne saurais pas bien discerner ni connaître. Souvent, c'est avec un attrait et un goût très suave ; d'autres fois, j'ai moins le sentiment de cette suavité, et d'autres fois j'en suis entièrement dénuée, demeurant dans cette grande et entière paix, sans autre sentiment ni mouvement.

En tous ces états, néanmoins, j'ai des diversités de pensées qu'on appelle distractions, mais elles ne le sont pas, car elles ne me séparent ni ne me divertissent point de ce doux objet inconnu, puisque, ou elles servent à augmenter l'ardeur de la suavité sensible, ou elles ne font que passer comme des mouches qui ne s'arrêtent point, ou bien je n'ai nulle peine de m'en séparer. C'en est à mon avis comme d'une personne qui, buvant une précieuse et fort agréable liqueur, aurait les yeux tournés sur divers objets indifférents, qui ne sauraient pourtant la divertir du consentement et du plaisir qui l'attache. Cette comparaison me paraît fort à propos en cette rencontre².

Enfin, de temps en temps, je m'y trouve dans une froideur et insensibilité si grande, que je commence à craindre et à soupçonner mon état ; mais ma crainte ne dure pas longtemps, parce que cette froideur et lâcheté que je croyais être obligée de condamner aboutit ordinairement à une réjouissance divine si admirable, que je ne saurais douter de rien ni rien appréhender touchant cela.

Voilà, mon très cher Père, comme je suis à l'oraison principalement depuis plus de six mois, car auparavant il me semble que cette aimable absorption et cette puissante abstraction qui m'emporte, n'était pas si constante et qu'elle ne me saisissait pas si promptement. Outre cela, je trouve qu'elle n'est à présent interrompue ni altérée que par la douleur ou incommodité corporelle.

(À suivre)

1. Catherine veut dire qu'à certains moments de son oraison, la présence de Dieu la saisit si fortement, qu'elle est obligée de s'asseoir pour ne pas tomber..

2. Rencontre = circonstance.